

ticulièrement goûtés par un public enthousiaste, composé de toute l'élite musicale.

D'abord, le prélude, très court. D'une pédale obstinée des cordes :



les cors et les bois font peu à peu émerger un embryon mélodique :



qui s'affirme plus net en un léger crescendo. Mais tout s'atténue bientôt et revient au p p du début.

Le rideau s'ouvre. Le faite des montagnes est éclairé par l'aurore naissante, et sous les premiers rayons Siliana s'éveille. Elle invoque le soleil qui fait vivre les fleurs et chanter les oiseaux, et demande à l'astre de lui dire ce que réclent derrière eux les flancs des monts lointains :



La scène des offrandes de Floch et de Mich, et celle où Siliana s'aperçoit qu'elle est belle, sont des bijoux de musicalité. La dernière est construite sur cette phrase chaude et passionnée :



A citer encore le chant de douleur des trois gnomes, lorsque Flor de Sly enlève la femme fleur :



Ce fragment donne naissance après à tout un important développement symphonique, comme on en trouve, fréquemment dans cette partition.

Les passages de caractère ont également remporté un vif succès. La scène des grenouilles par exemple, et aussi la farandole finale que dansent les fleurs et les insectes de toutes sortes d'espèces. Le thème principal de cette farandole est :



Plus loin, émergeant ci et là, quelques autres détails :



Dans la musique de M. Granados, l'écriture, sans négliger les moyens harmoniques modernes, est particulièrement châtiée, et la mélodie franche et sincère. L'œuvre a laissé une impression de poésie très intense et de charme rare. Devant le chaleureux accueil qu'elle reçut du public, nous pouvons constater avec joie le triomphe d'un grand musicien et d'un grand artiste.

Paul MARTINEAU.

Entretiens avec Ferdinand Goëtz

(Suite)

XVIII

LE TRAVAIL QUOTIDIEN

— Lorsqu'Asmodée, soulevant indiscrètement le toit des édifices, surprenait les attitudes intimes de ses contemporains, je présume que ses regards durent tomber parfois sur une jeune personne s'ébrouant devant le clavier d'ivoire. Lesage n'en souffre mot. Pourquoi ? Je le regrette. Le maître de piano trouverait un grand profit à pou-

voir assister sans être vu aux ébats pianistiques des petites mains qui lui furent confiées. Et j'aimerais qu'il fit en compagnie du Diable Boîteux quelques voyages diurnes et nocturnes, pour constater dans quelle mesure ses recommandations sont exécutées.

« Ce souhait vous semble frivole ? ajouta Goëtz en se tournant enfin vers moi — car, depuis un instant, il monologuait les yeux au plafond. Mais c'est que, mon cher ami, plus j'y pense, plus le métier du professeur de musique me semble compliqué, plus cette tâche me paraît comporter de difficultés quasi-insurmontables.

« Et tenez, si vous me voyez ainsi découragé, c'est que je viens de découvrir tout à coup, en relisant l'extraordinaire aventure de don Cleofas Leandro Perez Zambullo, que tout notre édifice si ingénieusement combiné reposait sur un fond de sable mouvant, ou, pour parler comme les occidentaux, que notre raisonnement partait d'un postulat, non seulement problématique, mais encore, hélas ! complètement faux !

Ce début me plongea dans une consternation profonde. Timidement, j'essayai de me soustraire à l'affreux réalité dont me menaçait mon ami Ferdinand.

— Cependant, hasardai-je, il me semble que nous avons pris toutes les précautions désirables pour élaborer un plan d'études méthodique et rationnel. Nous avons déterminé le choix des ouvrages à proposer à l'enfant ; nous avons étudié les moyens d'éveiller en lui le goût de la musique, la façon dont nous dirigerions ses premiers pas ; nous avons prévu tous les écarts de l'intelligence et de la volonté ; le mécanisme, l'expression, l'interprétation, rien ne fut négligé par nous. Quel est donc le grain de sable qui va vouer à l'inaction ce merveilleux organisme ?

— Ceci simplement, répondit Goëtz. Pen-
sez vous qu'il soit suffisant pour un élève de travailler consciencieusement une ou deux heures par semaine, pour faire quelques progrès ?

— Assurément non...

— Bien. Maintenant supposez que vous ayez aujourd'hui donné à votre élève la leçon la meilleure que vous puissiez imaginer. Cette leçon sera-t-elle de quelque utilité, si jusqu'à la semaine suivante, cet élève travaille chaque jour le temps voulu, mais en dépit de tout bon sens ?

— Toujours non...

— Or, avez vous quelque moyen d'action sur son travail, lorsque vous n'êtes pas auprès de lui ?

— ...

— Par conséquent quelque excellente que soit votre leçon, elle est destinée à rester stérile si l'enfant n'a pas les qualités morales indispensables pour s'astreindre à suivre sans faiblir dans ses heures de travail solitaire les indications que vous lui avez données. »

« Or, ne nous abusons pas, il faut une force de volonté considérable et que nous ne pouvons exiger de la moyenne géné-

rale des élèves, pour mener à bien seulement une heure quotidienne d'exercices. En effet. Voici l'enfant sur le tabouret. Sa montre est à sa gauche; le métronome à droite. Supposons-le plein de bonne volonté. Il se calé commodément, plie ses bras en s'efforçant de rester bien droit, et présente ses mains sur le clavier en les inclinant du côté qu'il faut. Il jette un coup d'œil sur la grande aiguille. Puis ses doigts s'abaissent sur les touches avec la souplesse désirable et tandis qu'il veille attentivement à ce que la position de ses deux paumes reste fidèle à l'angle adopté, il suit avec une attention non moins grande le soulèvement de chaque phalange dont le poids seul doit faire basculer la touche. En plus de ceci il compte mentalement ou à haute voix des temps de durées égales en ayant bien soin que ce mouvement ne se trouve pas altéré par une défaillance du mécanisme.»

« Certes, cher ami, voilà une combinaison d'efforts différents qui me semble déjà bien difficile à réaliser, ne fût-ce qu'une minute, chez un garçon de huit ans! Un adolescent n'y parvient souvent qu'avec peine! Eh bien! ceci n'est rien! Il va falloir persévérer, non pas deux, non pas trois minutes, mais une longue heure, peut-être deux, peut-être trois. C'est-à-dire que pendant une période de temps considérable, l'enfant devra conserver sur plusieurs de ses muscles, un perpétuel empire tandis que ses centres nerveux devront obéir sans défaillance aux mêmes lois de coordination. »

« De quoi s'agit-il en somme dans l'étude mécanique d'un instrument? d'acquérir des habitudes. Or, il est aussi difficile de contracter certaines habitudes — je dis *certaines* — que d'en perdre d'autres. Car de même que pour perdre une habitude il faut s'abstenir rigoureusement de l'acte auquel elle s'applique, de même, pour en contracter une à laquelle vos penchants ne vous portent pas naturellement, il faut répéter les gestes nécessaires avec une exactitude scrupuleuse. Le fumeur qui depuis peu de temps s'est abstenu de tabac, retombe dans toute la fureur de sa passion à la première cigarette. L'apprenti-virtuose perd tout le bénéfice d'une minute d'exercices bien faits, si dans la minute suivante ses mains s'abandonnent aux positions défectueuses et si ses doigts accrochent quelques notes. En principe donc un moment de mauvais travail, non seulement ne profite pas, mais détruit le bien-fait d'un moment égal de travail consciencieux. »

« Or, d'un côté, nous reconnaissons la quasi-impossibilité pour un élève très jeune, de s'exercer assidûment et sans défaillance au piano ou sur tout autre instrument, s'il est livré entièrement à lui-même pendant tout le cours de ses études quotidiennes. D'un autre côté, nous affirmons que son travail ne portera aucun fruit si la moitié seulement en est négligée. De ceci je tire la conclusion suivante :

« A moins de cas exceptionnels — et sur lesquels nous n'avons pas le droit de spéculer — un enfant qui travaille *seul* la majeure partie du temps, n'arrivera *jamaïs*

à jouer convenablement, quelle que soit d'ailleurs la valeur pédagogique de son maître. »

— Allons, soupirez, décidément, vous avez raison; *votre Art* est de plus en plus aristocratique et ne s'approcheront désormais du saint clavier que les favorisés de ce monde auxquels des parents fortunés auront pu procurer un professeur de piano spécialement attachés à leurs personnes!

— Hé! s'écria gaiement mon ami, ne nous désespérons pas! Et tâchons plutôt de nous tirer encore une fois d'affaire avec nos modestes ressources. »

« D'abord demandons nous si, outre la leçon hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, nous ne pourrions trouver pour notre élève un répétiteur quotidien. Notez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un maître distingué qui s'occupe des moindres détails, mais d'un simple surveillant, ayant une connaissance générale des principaux défauts à éviter, qui, lorsque cela est nécessaire, vienne soutenir d'ailleurs amicalement le courage de l'enfant; qui lui signale la mauvaise position à laquelle ses muscles un peu las s'abandonnent souvent; qui lui rappelle la mesure quand son esprit préoccupé d'autre part vient à l'oublier; qui l'arrête lorsque ses doigts glissent avec trop de complaisance sur les notes qu'il faut enfoncer et s'arrêtent sur celles qu'il faudrait éviter, enfin qui supplée à la volonté défaillante de l'élève, qui surtout le reconforte et lui rende cette tâche ingrate plus facile à supporter. Pour ceci, il n'est besoin que d'avoir un peu de goût, un peu d'intelligence, de l'affection; et, je ne vois pas qui peut réunir ces qualités mieux qu'un père ou une mère, ou un parent quelconque vivant sous le même toit. Ceci ne demande pas beaucoup de temps: il suffit d'écouter, de jeter parfois un coup d'œil, en allant et venant, en vaquant à d'autres occupations. Pour mon compte je pourrais vous citer telle personne de ma connaissance, très occupée et fort peu pianiste, qui fut pour son fils le meilleur des répétiteurs et parvint sous la direction d'un excellent maître à lui donner un réel talent au prix d'un travail journalier *très court* parce que *très consciencieux*. »

— Mais, objectai-je, vous admettez qu'il y a des familles où les parents sont incapables d'une semblable surveillance, soit que leurs affaires les retiennent au dehors, soit que le sens musical leur fasse complètement défaut?

— D'abord, répondit Goëtz, je m'étonne que ces personnes dénuées *l'une et l'autre* de sens musical veuillent ou puissent faire des musiciens de leurs enfants. Il est également rare que dans une famille les parents aient simultanément et à tout moment de la journée des occupations extérieures. Mais ces deux faits peuvent se produire, j'en conviens. Accordez-moi seulement que ce ne sont point les cas les plus fréquents et que mon premier système suffira la plupart du temps.

Je le lui accordai.

— Nous restons donc, reprit-il, en présence de l'enfant totalement abandonné à

lui-même. Pauvre enfant..! »

« Si cet enfant appartient à une famille aisée, mais réfractaire à la musique, je dirai: multipliez le nombre des leçons particulières, au besoin ayez un répétiteur sous la direction d'un maître, excellente combinaison, surtout si ce répétiteur est l'élève de ce maître. »

« Si, au contraire, notre jeune élève est d'un milieu modeste, voire très humble, alors...

Et Ferdinand Goëtz me jetant un regard sévère, termina:

— Si l'enfant est doué remarquablement, il rentrera dans la catégorie des cas exceptionnels et arrivera de lui-même, avec les quelques leçons que notre aimable société lui octroiera gratuitement. »

« S'il est médiocrement doué, nous le laisserons faire un mauvais amateur... puisqu'il faut bien que les professeurs vivent!... »

« S'il est anti-musicien, alors, oh, alors!... comme dit Golaud... »

« Mais en somme vous voyez, mon cher ami, que nous avons parlé à la grande majorité des cas. Le mal est ainsi bien circonscrit. Soyons satisfait de ce résultat et n'ambitionnons pas d'atteindre à la perfection, à l'ennuyeuse perfection qui n'est heureusement pas de ce monde et que nous trouverons toujours assez tôt dans l'autre! »

Ces paroles de mon ami Goëtz me parurent assez sensées. Je les livre aujourd'hui aux méditations non pas des professeurs, mais des parents.

LUCIEN CHEVAILLIER



Opéra-Comique. — Reprise des *Contes d'Hoffmann* de J. Offenbach.

Après un sommeil d'un quart de siècle, il était intéressant de voir comment se comporterait l'œuvre jadis célèbre d'Offenbach. Son auteur nourrissait pour elle une grande prédilection, et l'on peut dire qu'elle avait été interrompue en plein succès, puisque de 1881 à 1886, elle avait atteint le chiffre phénoménal de 131 représentations.

M. Carré nous la rend aujourd'hui, et vient d'en faire une reprise remarquable.

Disons de suite qu'au point de vue musique les deux premiers actes sont de beaucoup supérieurs aux autres, et que partout les passages d'élégance et de légèreté, les passages d'*opérette*, sont les mieux réussis. Les grandes scènes dramatiques avec les moyens orchestraux qui les accompagnent, à part quelques belles pages, nous font maintenant un peu sourire; mais en général, l'ouvrage s'entend sans ennui, et il s'en dégage un parfum charmant dans sa vétusté. Bref, c'est une œuvre qui vit encore, et qui vit bien; une œuvre sincère et franche, aux mélodies claires et